



nouvelle
séquence

Les Hommes de Cire,
la suite.

Après Charles Baciak,
un deuxième homme est attendu
au tournant. Histoire d'uppercut
pour Louis Basfoss.

Les Hommes de Cire (2/4)

◀ Guillaume Malvoisin

Celui qu'on nomme Basfoss fut le deuxième à traverser l'Atlantique. Un long silence l'a déposé au retour en bord d'un marais. Aujourd'hui la boue est fraîche, il s'y enfonce jusqu'aux genoux. Le ciel roule entre le quelconque et l'absence. La lumière se bat à peine. La gueule est défaite. À trop vouloir fendre la pierre du plat de la main, Louis Basfoss s'embourbe dans la tourbière. La faux est à terre, vaincue provisoirement par les herbes revêches. Les mains crochetées sur le vide, désormais trop larges et inutiles. Le jour commence à peine.

Hier pourtant, sans doute hier, Louis quitte les Côtes de France. Il porte un autre nom alors. Il traverse l'océan. Il regarde chaque lettre de son patronyme se dissoudre dans le sillage du long-courrier. Il accoste anonyme. Un journaliste new-yorkais dans un accès de lyrisme indigent le baptise. L'Amérique aime les choses simples : chemise trop noire et trop étroite, il sera *The Underdog*. Brooklyn et la foule applaudissent. Les rings sont prêts. Louis avale le Nouveau Monde d'une dent blanche, étincelante, américaine. Le cuir enrobe les mains et la gueule est bien faite. Les seins des starlettes rebondissent à la portière de son succès. Combat vertical, imparable. Louis a la fulgurance de l'éclair. Louis est un cheval de fer. Il est Bucéphale furieux. Il est un orage d'été. Feinte à gauche et fente sur la droite, ouvrir au corps de l'autre à la vitesse d'une balle. Uppercut. À ce qu'on en a rapporté, le torse nu offert, la gloire au bout des poings, le verbe haut et court ; on l'imagine magnifique, bien entendu, la gueule. Figure imposée sur l'écran des cinémas.

Toute chose brillante est amenée à s'éteindre.

Crochet du droit mal assuré. Ouverture trop large et garde basse. La belle gueule d'ange sudiste brûle très vite : mâchoire fendue, rabotée, mémoire en carafe. À ce qu'en rapportent les autres, les témoins – ceux qui ont vu peut-être, ceux qui fabriquent assurément – *The Underdog* n'est plus qu'un basset, veule et exsangue. La Grande Eau en porte le retour, le bégaiement et la fuite des mots – un à un. Sur la terre de France la presse s'amuse, on le rebaptise dans un accès d'illétrisme *Le Chien de Basse-Fosse*. Un autre médiocre raccourcira, exotique. Le boxeur, l'angelot répudié sera *Basfoss*.

Bien sûr les traces au corps pour la fable, immuable dans son mutisme. Mais la vérité s'é gare, l'enfance, le fantôme de Nancy Gray autour de l'épaule. Comment écopier la mémoire percée, baignée par l'eau stagnante qui en dissout les contours. Louis se contente des stigmates, des arcades sensibles et du goût retors d'une Amérique de cuir. Aujourd'hui, Louis se satisfait de ses deux bottes remplies de boue, de ses cuisses engourdies par l'eau froide et de quelques herbes revêches.

On peut l'imaginer plus tard, à jouer sur ce qui lui reste de fiable. Un manche de guitare, six cordes pour dire le monde et ne plus rien retenir de la pauvreté de quelques notes et du cri qu'elles cachent. Quand Basfoss joue, ses doigts sifflent. C'est un percheron hennissant, une fulgurance dans le marigot. Louis Basfoss se cabre et se retourne dans un grondement sourd.

Il est midi. La faim lui creuse les flancs.

À suivre...